

UN HORIZON POÉTIQUE POUR LE GRÜTLI

ENTRETIEN CAUSES COMMUNES

Le théâtre du Grütli, rebaptisé depuis 2024 Scènes du Grütli rayonne au cœur de Plainpalais, dans la Maison des Arts du Grütli. Voilà un lieu de performance, de création, de passage, bref : de fourmillement. Depuis le 1er juillet un nouveau directeur préside aux destinées de ce lieu, Eric Devanthéry. Quel sera l'avenir de ce lieu ?

Sylvain Thévoz : Comment se passent vos débuts à la tête des scènes du Grütli ?

Eric Devanthéry : J'ai officiellement commencé le 1er juillet 2024 avec une équipe bien en place. Nous posons un nouveau projet, repensons le graphisme, la gouvernance, etc. C'est très stimulant. Nous approfondissons la reconnaissance avec nos voisin-e-s de la Maison du Grütli. Il y a un formidable potentiel, malgré les contraintes et calendriers des un-e-s et des autres. Il manque peu de choses pour qu'une dynamique encore plus forte se mette en place. On veut s'inscrire dans la durabilité. Réduire les empreintes carbone.

Vous arrivez avec une nouvelle vision pour le Théâtre du Grütli ?

Le cœur de mission du Grütli, depuis le début de son existence, c'est de mettre en avant la création locale, régionale. Cette mission va évidemment se poursuivre, avec différents partenariats en Suisse-Romande et probablement des échanges renforcés avec Berne, notamment le Schlachthaus Theater. Le désir de toute direction c'est évidemment toujours d'avoir un public le plus diversifié possible. Historiquement, il a toujours coexisté, au Grütli, des formes plus

radicales, performatives, et d'autres plus narratives. A la réflexion, je trouve cette distinction peu pertinente. Il y a des créations extraordinaires au cœur des formes les plus abstraites comme dans les formes plus classiques. Comment abolir les genres alors ? Notre parti pris est de nous orienter sur des horizons poétiques. Tout cela est encore en construction. Disons que j'ai emprunté à la littérature trois titres d'œuvres qui donneront un peu le la de nos saisons. La première demi-saison aura lieu de janvier à juin 2025. Elle s'appellera *L'arbre-monde* à partir d'un livre de l'auteur étasunien Richard Powers. La deuxième saison s'appellera *Les Racines du ciel*, immense livre de Romain Gary. La troisième saison terminera le cycle et s'appellera *Un Lieu à soi* en hommage à Virginia Woolf, avec la perspective que dans trois ans, les publics, les artistes pourront se dire : oui, ici, il y a un lieu à soi. Ces trois saisons plongeront leurs racines dans le territoire local pour se déployer. Nous aurons également des tables communes pour que les gens puissent manger avec les artistes travaillant dans le théâtre. Enfin, en nous inspirant de Ruwen Ogien et son livre *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*, nous aurons 4 matinées de philosophie avec un espace pour les enfants jusqu'à 12 ans et un pour les ados et adultes.

Avec une volonté de sortir des murs du théâtre ?

Oui, avec un concept de pop-up pour déployer une petite branche des Scènes du Grütli sur le territoire genevois. L'objectif est de proposer des formats accessibles pour aller toucher des primo spectatrices et spectateurs. Un exemple : travaillant sur des poèmes de Jack Kerouac, un comédien et un musicien, dans une serre du Conservatoire et jardins botaniques, durant l'équinoxe de printemps, viendront surprendre les personnes qui se trouvent en ce lieu, avec l'idée, pourquoi pas, de les inviter à

venir pousser les portes du Grütli.

Concernant le public du Grütli, a-t-on une idée précise de sa composition ?

Non, pas vraiment. Selon certaines études, le public type des scènes théâtrales est une femme de 35 à 55 ans de milieu socio-culturel relativement élevé. Il n'y a pas d'outils statistiques mis en place pour jauger du public, mais il y a le ressenti des gens qui sont dans les théâtres. J'aimerais que l'on ait un public entre 10 et 110 ans et entraîner des publics à venir voir un spectacle, puis à en voir d'autres.

Supportez-vous une pression pour que les salles soient pleines ?

La pression, c'est celle que l'on se met. Il est important pour nous d'avoir des salles pleines, car c'est l'objectif de chaque artiste d'avoir des salles pleines. Il n'y a pas d'obligation de remplir pour faire du chiffre. Le rapport entre la billetterie et le budget total est marginal. Avec deux salles de 100 et 150 places, ce sont des petites jauges, donc que ce soit plein à craquer ou juste rempli, cela fait de petites différences. Nous ne sommes pas comme à La Comédie ou au théâtre de Carouge avec des salles de 400, 450 places, et donc où la différence entre une salle comble ou pas est énorme. C'est la Ville de Genève qui finance les Scènes du Grütli et les fait vivre comme un théâtre public. Je chéris ce terme de Théâtre public qui est extrêmement important.

Pourquoi est-il si important ?

Le théâtre public permet de ne pas avoir une pression existentielle sur le nombre de personnes qui vont venir voir un spectacle. On peut défricher, explorer, proposer de nouvelles formes. Nous ne sommes pas obligé-e-s de servir au public ce qu'il connaît immédiatement. Nous n'avons pas la nécessité de lui donner du même et c'est une

grande liberté. La garantie du théâtre public, c'est son indépendance. Nous n'avons pas de pression pour faire du chiffre et visons donc une éducation citoyenne, culturelle. Cela nous permet aussi de ne pas vendre des billets à 100 francs. Si l'on observe les prix des concerts des grandes stars, c'est ahurissant. Nous échappons à la dynamique commerciale.

Quel a été l'impact du Covid sur les arts vivants ?

Les pratiques culturelles ont évidemment changé avec le Covid. Le fait d'avoir accès à des offres pléthoriques sur un écran à des prix dérisoires, a été un grand changement. Il y a un avant et un après Covid, c'est clair, avec une tendance marquée à vouloir réduire le nombre de représentations. On est passé, par exemple, à Genève, à des spectacles qui étaient joués 3 semaines à 10 jours maximum. J'ai pour ma part envie que les spectacles puissent se déployer dans des durées plus longues, afin que le bouche à oreille puisse se faire, et que le travail consacré puisse véritablement se montrer pour sortir d'une certaine frénésie. Jouer cinq jours un spectacle, ce n'est plus possible. Le temps que l'on découvre que le spectacle est formidable, il est terminé. J'ai envie de donner le temps et la disponibilité aux spectacles d'exister.

Que diriez-vous à quelqu'un qui n'est jamais venu voir un spectacle de théâtre ?

Je lui dirai de venir essayer. Dans les arts vivants, fondamentalement, il y a toujours au moins une personne vivante devant une autre personne vivante, c'est cela qui est unique. Et cette co-présence dans un même espace est d'une puissance folle. On ne peut pas télécharger un spectacle, il est différent chaque soir. Ce qui reste de souvenirs d'un spectacle est un joyau. Mes plus grands chocs artistiques étaient toujours dans le vivant. J'y inclus le cinéma, car on est encore en coprésence dans une salle obscure. Je n'ai aucune peur que le théâtre, la danse, la performance disparaissent. C'est un besoin fondamental, depuis la nuit des temps.

Culture et sport sont souvent opposés. Il y a-t-il des lieux culturels et sportifs qui oeuvrent pour défendre des scènes communes ?

Je ne sais pas vraiment quelles pourraient être les perméabilités entre un public de spectacles de danse et de football. Elles ne sont peut-être pas si grandes, pour des questions de salles, de classes sociales, etc.

Mais le sport, c'est encore du vivant, et il est fondamentalement différent d'aller au stade que de regarder un match derrière son écran. Même si pour moi, ce n'est pas artistique, je comprends que certain-e-s défendent le fait que cela peut-être un art. On peut le discuter. Les émotions vécues dans un stade peuvent être très puissantes. Une différence, c'est peut-être l'échelle et le nombre de personnes touchées. Au théâtre, on est dans quelque chose d'assez intime. Après une pièce on se retrouve, on se parle à quelques-uns. Les artistes arrivent, on peut leur parler, on prolonge l'expérience. Ce qui est produit chaque soir par les interprètes est intense, très peu rentrent chez eux directement après un spectacle.

Vous êtes metteur en scène, vous devenez également directeur de théâtre, qu'est-ce que cela change ?

Mon premier constat, c'est que les sollicitations sont énormes. J'ai toujours été un gros spectateur, mais tout suivre est impossible. Il y a une variété et une qualité de propositions hallucinantes. En termes d'attentes, c'est extrême. J'aimerais évidemment montrer beaucoup, mais des projets entrent en collusion sans que cela ne tienne à la qualité du projet. Il y a donc des renoncements amers. Avec deux scènes, les pop-up qui vont se déployer dans la cité, on aura déjà atteint notre budget. Mieux rémunérer les artistes reste une préoccupation.

Du moment qu'une pièce est choisie, vous avez encore votre mot à dire, comme directeur de théâtre ?

Non, car je laisse pleine licence au metteur, à la metteuse en scène et aux artistes. Mais c'est personnel et très différent selon les directeurs/trices de théâtre. Je n'entrerais jamais avec un regard de metteur en scène sur un projet. J'accompagne uniquement le projet dans une dimension de soin, de bienveillance, pour garantir les conditions les plus favorables possibles à la création. Puisque la Ville garantit la liberté artistique de ma saison, de même, les artistes qui viennent ont forcément la même liberté.

Si on vous dit que Genève est une ville de culture ?

Je suis évidemment à cent pour cent d'accord. Nous disposons d'une offre absolument incroyable.

Pléthorique ?

Non. La garantie de diversités, des formes,

thématiques est très importante. Elle existe car chaque lieu à son histoire. Avoir une diversité de spectacles est démocratiquement très important, vital même.

Il y a-t-il des lieux particuliers qui vous inspirent ?

J'ai beaucoup aimé le Maxim Gorki Theater à Berlin. Ce théâtre dégageait une importante réflexion sur la question migratoire, ses propositions n'étaient jamais consensuelles. La Belgique est très inspirante, j'aime beaucoup leur regard sur les pièces classiques. Le Burgtheater à Vienne fait rêver, c'est l'une des scènes les plus importantes d'Europe. Le Shakespeare's Globe à Londres est fascinant. Il a été reconstitué en 1997 pratiquement à l'identique de ce qu'il était à Londres en 1599. C'est un lieu très touchant. Je n'ai pas à proprement parler de modèle, mais de nombreuses sensibilités et affinités.

Comment se passent les collaborations avec les autres institutions genevoises ?

Très simplement. Nous discutons d'institutions à institutions. Nous avons des co-productions avec la Bâtie, événement phare de la rentrée. Nous sommes en train de dessiner des projets avec Antigél, ce sera *Smoke* un spectacle de la Compagnie Philippe Saire. Cette année la biennale *Out of the box* sera présente au Grütli avec un spectacle extrêmement fort d'une artiste qui est aussi écrivaine.

Quand sera annoncée la nouvelle saison du Grütli ?

Le 29 novembre ! Nous allons cheminer de l'usine Kugler au Grütli avec des podcasts et nous entendrons un déroulé de la saison. Le son est transportable partout, fluide. Nous suivrons le Rhône pour souligner la présence de l'eau tout au long de la saison du Grütli. Venez !

Scènes du Grütli
16 Rue du Général-Dufour
1204 Genève
+41 22 888 44 88

www.grutli.ch